

## *Chapitre I*

Le 15 avril 2000, à neuf heures quarante-cinq, une petite voiture verte traversa la nationale, en plein milieu d'une ligne droite, et percuta un chêne, en bordure d'un champ non clos. Le temps était clair, la route sèche, la visibilité parfaite. Aucun autre véhicule ne passait. Le compteur resta bloqué à 138 km/h. La conductrice, Ariane Duteil, quarante ans, fut tuée sur le coup. Le rapport de gendarmerie constatait qu'elle n'avait pas attaché sa ceinture et qu'elle présentait un taux d'alcoolémie de 0,90 g/l. Il ajoutait que l'accident était probablement dû à un assoupissement ou à un malaise de la conductrice, à moins qu'il ne s'agisse d'une tentative – réussie – de suicide. Aucun élément mécanique n'était en cause ; la voiture, récente, était en très bon état.

Ce décès n'avait rien de très exceptionnel, mais gendarmes et pompiers se sentirent mal à l'aise devant le corps disloqué de cette jolie femme d'aspect soigné. La victime fut transportée à l'hôpital, puis au funérarium de la ville voisine quand les proches eurent été avertis, ce qui fut facile. Son sac ne contenait que ses papiers, ceux du véhicule, un peu d'argent et une curieuse petite chouette en bois sombre ; mais deux cartes calligraphiées avec application, l'une posée sur le tableau de bord et l'autre glissée dans les papiers, précisaient à qui s'adresser en cas d'accident. Ces précautions pouvaient laisser penser que l'« accident » était prévu. Les cartes désignaient, dans l'ordre, Paul Massaro, qui se révéla être l'ex-mari de la victime, divorcée depuis deux ans et qui vivait seule ; Sophie Grand, une de ses collègues ; Serge et Xavier Duteil, ses frères.

On avisa aussi le proviseur du lycée Vauvenargues. Ariane Duteil y enseignait depuis cinq ans et son absence non justifiée avait surpris le chef d'établissement. Sincèrement désolé, il se rendit en salle des professeurs et informa les enseignants présents, après quelques formules préparatoires, de la pénible nouvelle concernant « cette collègue estimée de tous et, coïncidence navrante, disparue le jour même de son anniversaire ». L'émotion fut considérable. Beaucoup ne purent retenir leurs larmes et la vie du lycée se trouva comme suspendue. Au milieu des commentaires et des exclamations affligées, la seule personne qui ne manifesta ni surprise ni émoi fut Sophie Grand, dont les liens d'amitié avec Ariane étaient pourtant connus de tous.

C'est qu'elle serre dans sa main, au fond de la poche de son manteau, la lettre reçue la veille et si souvent relue depuis. Cette lettre donne la dernière clé des événements et elle ne souhaite la faire connaître à personne.

« Ma Sophie,

Après-demain, c'est notre anniversaire ; pourtant, tu le sais bien, ce ne sera pas le mien. Cette quatrième dizaine, je t'ai toujours dit qu'elle marquerait le terme de mes fantaisies. J'espère faire les choses aussi proprement que possible et, surtout, les réussir. La seule perspective qui m'effraie, c'est de rater ma sortie, ce qui m'obligerait à recommencer et serait désolant d'un point de vue esthétique, sans parler d'éventuelles difficultés pratiques, puisque, à part toi, personne n'accepterait mon exigence de fin programmée. Dis-moi, ma sœur en tragédie, tu es bien fiable, au moins ? Tu ne me ferais pas le coup du saint-bernard obligeant le voyageur qui s'endormait, paisible, sous la neige moelleuse, à ingurgiter le verre de rhum qui le ramènerait dans l'enfer des vivants ? Mais non, j'ai toute confiance en toi, et je suis sûre que tu ne voudrais pas encourir ma malédiction. Dis-moi que tu me pardonnes cette ombre de doute.

Je voudrais, moi, te dire que tu es une des rares personnes – peut-être la seule, après tout – qui m'ait donné l'impression d'être comprise et non jugée. Je crois avoir bouclé tout ce que je pouvais faire au milieu de mes semblables, ou présumés tels. Je suis persuadée que je n'ai plus à attendre de la vie que des flétrissures, de la désespérance, du dégoût. J'admire ton sens du devoir qui te défendrait de monter dans mon ultime carrosse, ainsi que ton cousinage avec le lierre, tu sais, « Je meurs où je m'attache ». Je les respecte d'autant plus qu'ils t'obligeront à ne pas perdre de vue ceux que j'ai si durement malmenés, le grand autant que le petit. Je te connais bien : tu n'auras même pas à te forcer.

Je t'interdis, même si tu as le droit de sourire en lisant ce verbe proscrit de mon vocabulaire, de verser la moindre larme sur mes restes. Je préférerais que tu te dispenses d'aller grossir la foule des badauds qui viendront inonder mon urne funéraire de leurs regrets hypocrites, sauf si tu y vas pour observer du coin de l'œil les réactions de tel ou tel(le), et que tu imagines les mauvaises plaisanteries qu'elles m'auraient inspirées. Je suis d'ailleurs certaine que mon fantôme flottera autour de toi dès que tu l'évoqueras. Inutile

donc de venir cultiver le chrysanthème dans ces lieux sinistres !

Il me semble que je peine un peu à terminer cette lettre. N'y vois pas un prétexte pour grignoter encore un peu de temps, mais plutôt la difficulté que j'éprouve à renoncer à nos conversations et à nos clins d'œil complices. N'oublie pas de relire souvent Racine : « Ariane, ma sœur, de quel amour blessée... ». Mais as-tu besoin de relire, toi qui connais tout par cœur ! Je crois bien que c'est à toi que je penserai au moment de me tenir parole, à moins que tous ceux dont j'ai perturbé l'existence ne viennent troubler mes derniers instants, pour satisfaire une vengeance plus ou moins divine. Pense à moi. J'ai quand même peur.

À toi. Ariane. »

Inutile de relire la lettre : c'est vrai que, ces phrases aussi, elle les sait par cœur. Le plus difficile sera de respecter le seul interdit qu'Ariane ait tenu pour sacré : ne pas faire aux autres cadeau de ses émotions. Une émotion, on ne la galvaude pas ; on s'en pénètre seul, ou on en réserve le secret au tout petit nombre d'initiés fraternels capables de la partager. La seule personne avec qui elle pourrait pleurer Ariane, en dehors de ceux que Paul appelait ses inconditionnels, c'est Ariane elle-même, et cela ressemble à une mauvaise plaisanterie.

Sophie ferme les yeux, s'oblige à reprendre sa respiration, lentement. Autour d'elle, tous expriment leur surprise, leur incompréhension, leur tristesse, sans mettre en doute la thèse du suicide. Qu'aurait-elle fait, seule sur cette route, après deux jours d'absence, alors qu'elle aurait dû être au lycée, si ce n'est y chercher la mort ? Chacun tient à analyser la couleur de ses sentiments : on n'est pas pour rien dans une assemblée d'intellectuels patentés. Mais, comme partout, c'est un brouhaha de « moi, je... » auxquels répondent des « et moi, je... » symétriques. Pour chacun, c'est : j'ai de la peine, je suis sincère, mais je ne vais pas perdre l'occasion d'en profiter pour livrer aux autres, qui s'en désintéressent d'ailleurs, ce que mon chagrin a d'original, de rare, de révélateur de ma qualité humaine.

En plus, la communication tient du dialogue de sourds dans cette salle où chacun se sent atteint par un côté de sa personne : celui que, justement, Ariane avait choisi d'attaquer. On pouvait la détester, la trouver exaspérante, la taxer d'égoïsme révoltant, d'inconscience pédagogique, d'amoralité chronique... En tout cas, personne ne

pouvait se vanter de lui avoir tout à fait résisté. Ses détracteurs comprenaient-ils qu'elle avait éprouvé de la volupté à provoquer, en toute connaissance de cause, cette détestation ? Et chacun de montrer sa perspicacité en dévoilant qu'il avait prévu l'événement : elle était trop... trop gaie, trop moqueuse, trop mystérieuse, encore trop jolie, trop inconstante... Ça cachait quelque chose !

Sophie distingue David, visage fermé, très loin de sa femme qui ne le quitte pas des yeux. On dirait qu'il s'est pétrifié, mâchoires crispées, dents serrées. Il se demande pourquoi Ariane lui a fait ça. Car c'est à lui, il en est sûr, qu'elle a voulu faire du mal en se détruisant. Elle qui, jusqu'au bout, lui a refusé ce corps gracieux, tout en esquives et en dérobades, qu'elle prenait un malin plaisir à lui laisser espérer. Elle s'est anéantie pour le rendre encore plus malheureux, pour le frustrer à vie. Demain, elle aurait accepté. Maintenant, il restera sur sa faim pour toujours. Il sent le regard d'Anne peser sur lui ; pourtant, il doit rester, faire comme si, faire comme les autres. Sophie le plaint, mais ne peut rien pour lui. Inutile d'accroître sa souffrance en lui révélant les sarcasmes qu'Ariane réservait à son insistance lancinante, quand elle commentait le feuilleton toujours renouvelé de ses tentatives infructueuses.

Sophie a moins de sympathie pour Anne, dont la rancœur s'affiche, même en ce moment d'émotion commune. Lourd, le silence de David, bien sûr, et cet air lointain qu'il prenait quand elle ressassait ses éternelles questions pour découvrir ce qu'il y avait de réel dans cette histoire en trompe-l'œil. Mais quelle joie mauvaise, maintenant qu'Ariane est défigurée, détruite, éliminée ! On pourrait presque lire le « Bon débarras ! » qu'elle n'ose formuler à voix haute dans les regards qu'elle jette sur les mines éplorées de ses collègues et sur son compagnon, muré dans sa peine.

Les plus jeunes femmes, que les succès d'Ariane ont souvent laissées incrédules, ont peine à comprendre que la mort existe et qu'elle vient de frapper quelqu'un de tout proche. Plusieurs pleurent, sincèrement et brièvement émues. Demain, elles auront balayé cette femme de quarante ans dont l'aura leur était incompréhensible et dont l'air ironique et lointain les mettait mal à l'aise.

Et puis, il y a les hommes, qui se rappellent les sourires câlins, les yeux rieurs, le corps menu et souple, l'art de créer une précieuse intimité mais de disparaître aussi vite. On avait cru emprisonner une eau vive et on restait stupide en contemplant ses mains vides. Qui avait pour elle des sentiments simples, de l'affection, de la sympathie ? Difficile

de rester tout à fait naturel avec elle : elle créait l'ambiguïté dès qu'elle s'adressait à quelqu'un. On sent un discret malaise, une sorte d'inquiétude sourde. Chacun a perdu plus qu'il n'avait.

Sophie fait mine d'examiner le contenu de son casier : celui d'Ariane est juste à côté du sien, non par les nécessités de l'ordre alphabétique, mais parce qu'elle avait réquisitionné cet emplacement pour avoir des occasions illicites de glisser à son amie les commentaires que lui inspiraient les incidents de la journée, quand elles se retrouvaient aux interclasses. Sophie pense à toutes les situations qui vont être changées par ce départ, imagine le vide dans lequel elle va devoir évoluer, tout ce qu'il faudra taire, tout ce qui était connivence et ne trouvera plus d'écho. Quelque chose se déchire en elle : qu'il sera pénible et épuisant de respecter les consignes d'Ariane ! Ce deuil qui devra rester enfoui, comment le supporter ? Elle se dispose à sortir pour reprendre ses esprits, quand le proviseur vient la trouver :

— Madame Grand, pensez-vous pouvoir vous charger de l'organisation de la collecte ? Je crois que vous aviez de bonnes relations avec cette pauvre petite. D'ailleurs, vous avez de bonnes relations avec tous vos collègues... Puis-je compter sur vous ?

Il dresse la liste de ce qu'il faudrait faire, avec une tristesse décente. « N'oublie pas ta vocation de saint-bernard », souffle une voix légère et railleuse. Je n'oublie pas, Ariane. Ce n'est pas le moment d'oublier quoi que ce soit. Il faut bien que je me raccroche à tout ce qui fait de moi une personne clairement définie, établie dans ses rôles : professeur exemplaire, collègue attentive aux autres, épouse fidèle, mère irréprochable : Sophie-la-sage, la sérieuse, la sereine... quelques-uns des S qui serpentent et sifflent autour de toi, disais-tu. Tu riais, ce jour-là, en dressant l'interminable inventaire de ce que tu appelais mes vertus : solide, sûre, saine, satisfaite... Là, tu t'étais arrêtée : tu avais émis des doutes en me regardant par en dessous, comme tu savais si bien le faire, puis tu avais conclu :

— Ne gémis pas. Si tu étais satisfaite, tu ne serais pas ma sœur. N'est-ce pas que cet honneur te console de n'être pas aussi bien intégrée en ce monde que tout un chacun le pense ? Ne me dis pas le contraire, ou je vais être désespérée !

Elle avait éclaté de rire. Ariane qui ondoie, dont on ne peut jamais savoir si elle vide son cœur ou si elle se moque de vous. On croit la saisir, on se laisse aller à l'émotion, mais déjà elle a changé. Ce qu'elle disait d'un ton pénétré, était-ce une plaisanterie ? Sophie a mis longtemps avant d'accepter cette incertitude constante, elle qui se veut —

encore des S – stable et sécurisante. Mais cinq ans d'étroite intimité lui ont appris à dépasser les apparences fluctuantes d'Ariane.

Le proviseur en a fini avec ses consignes, qu'elle respectera, bien sûr. Elle accomplira chacun des devoirs pour lesquels il semble qu'elle soit faite. Elle demande seulement, pour aujourd'hui, à parler le moins possible, juste le temps de retrouver un rythme de respiration compatible avec tous les efforts supplémentaires qui vont lui être demandés ; de se dire qu'Ariane a agi comme elle l'avait décidé ; le temps aussi de revoir les années passées auprès d'elle, de fixer ce visage, cette voix, au creux de ses souvenirs les plus intimes. Elle pourra y retourner quand elle le voudra, pendant l'accomplissement consciencieux de n'importe laquelle de ses obligations, en gardant le visage calme et affable qu'elle s'est composé et qui la fixe, au milieu de sa vie, dans une sérénité intemporelle.

Quand elle retrouve sa classe et ses élèves, elle se sent un peu moins mal. Quitte à passer pour une radoteuse moralisante, elle reste persuadée que le travail est le seul moyen d'échapper, pour un moment, aux fantômes et aux angoisses. Face à ces trente visages ouverts ou renfrognés, avec la nécessité d'être effectivement présente et le risque permanent d'un débordement subit, impossible de conserver des états d'âme propres. C'est à la fois une contrainte pesante et un soulagement. Il lui manquera juste le courage de faire l'annonce nécrologique et de réclamer la minute de silence obligée : ce serait tout de même trop difficile et elle craindrait d'entendre le rire moqueur d'Ariane. Le cours se déroulera comme si rien ne s'était passé ; comme si tout le paysage de ce qui, dans sa vie, n'appartient qu'à elle, ne s'était pas, d'un seul coup, assombri ; comme si le désastre, longuement redouté, n'était pas survenu.